



la collection de poche des éditions Zulma

Garden of love

« Les lecteurs de romans noirs ont de quoi se réjouir : Marcus Malte n'a pas rangé ses colères, sa poésie rugueuse, son amour pour le jazz et la nuit, l'histoire et ses soubresauts, en recevant les lauriers des dames du Femina pour son roman *Le Garçon*. Il a toujours été comme ça, inclassable et aventurier, dynamitant les codes, jouant des coudes pour filer ailleurs. » *Télérama*

Marcus Malte, né en 1967 à La Seyne-sur-Mer, ne cesse de surprendre par la force et la maîtrise, la violence et la tendresse de ses romans – dont *La Part des chiens* (prix Polar dans la ville 2004), *Garden of love* (Grand Prix des lectrices *Elle* – roman policier 2008), *Qui se souviendra de Phily-Jo ?* ou *Le Garçon* (Prix Femina 2016).

« Un style d'une poésie envoûtante. »

Le Figaro littéraire



Du même auteur chez Zulma

QUI SE SOUVIENDRA DE PHILY-JO ?

LA PART DES CHIENS

TOUTE LA NUIT DEVANT NOUS

FANNIE ET FREDDIE

INTÉRIEUR NORD

AIRES

LE GARÇON

(Prix Femina)

M A R C U S M A L T E

GARDEN
O F L O V E

Roman

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

© Zulma, 2007 ; 2022 pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Garden of love*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



*So I turn'd to the Garden of Love
That so many sweet flowers bore...*

J'aurais dû me douter qu'il y avait qu'un putain de fantôme pour m'envoyer ses vœux.

Il y avait longtemps que je n'attendais plus de lettres de personne. Même à cette période de l'année. J'avais coupé tous les ponts et je ne voyais pas qui se serait donné la peine de ramer pour venir jusqu'à moi.

Tout ça pour dire que je jetais un œil à ma boîte environ tous les trente-six du mois, juste pour savoir combien je devais aux uns et aux autres. C'est presque un hasard si j'ai découvert le paquet. Ç'aurait pu se faire encore plus tard.

C'était une enveloppe en papier kraft, assez épaisse. Mon nom et mon adresse libellés à la main : *M. Alexandre Astrid, 106 chemin des Carmes...* Pas de nom d'expéditeur. D'après le cachet, elle avait été postée treize jours plus tôt dans un bureau de la ville de Saintes-sur-Mer. J'ai ressenti une petite décharge en lisant ce nom. Une connexion qui se fait, quelque part dans les vieux circuits. Désagréable. J'ai pris le paquet, je suis rentré dans la maison et je l'ai posé sur la table de la cuisine.

J'ai tourné un moment autour. Maintenant que la connexion était établie, ça continuait à vibrer à l'intérieur, tout au fond, ça ronronnait comme une onde de courant basse tension. Une sensation que je n'avais pas connue depuis le déluge. Je regardais l'enveloppe. Je jugeais. Amie ou ennemie ? Colis piégé ? Fausse alerte ?

Difficile de me fier à mon flair. Mon flair légendaire avait sombré dans le naufrage avec tout le reste.

J'ai fini par me décider. J'ai pris un couteau de cuisine et je lui ai ouvert le ventre d'un coup sec.

L'enveloppe contenait une pile de feuillets imprimés. Papier machine, format A4. Le texte était tapé sur ordinateur, les pages non reliées entre elles et numérotées. L'ensemble se présentait comme un roman ou un récit intitulé :

*So I turn'd to the Garden of Love
That so many sweet flowers bore...*

Si on peut appeler ça un titre. L'auteur avait omis de signer son œuvre.

J'ai regardé l'heure, par réflexe. Je n'avais rien de plus urgent à faire. Je me suis assis et j'ai commencé à lire.

Cent cinquante-trois pages en tout. Ça m'a pris la matinée. Je m'arrêtais de temps en temps pour une pause-café. Quand j'étais au bord de l'implosion. Certains passages m'ont dévasté. Des coups à bout portant. Impact garanti – espèce d'enfoiré! – J'ai serré les dents. J'ai vidé la cafetière. Je suis allé jusqu'au bout. Après la dernière page, je me suis affalé contre le dossier.

— Espèce d'enfoiré! j'ai craché pour la quinzième fois.

L'envie m'a pris de balancer tout ça direct au feu, dans la cheminée. Je ne l'ai pas fait. Je n'ai pas de cheminée.

Paraît que la colère est salutaire. Je suis ressorti dans le jardin, juste pour respirer un peu d'air. Le temps était gris, pas vraiment froid. Les yeux me brûlaient. J'avais perdu l'habitude de lire. Au bout de cinq minutes, le chat du voisin est venu se frotter contre mes mollets. Je ne lui avais jamais filé à bouffer, jamais fait une caresse,

mais il venait toujours se coller. C'était soit une preuve d'affection, instinctive, sincère, soit de la connerie pure et simple. Je n'avais pas encore réussi à trancher.

Maintenant la question était : que suis-je censé faire de ça ? Ce message. Ce témoignage. Cette confession. Je ne savais même pas comment l'appeler. Une histoire à cauchemarder debout quand on en connaissait les véritables tenants et aboutissants. Qu'est-ce que ce salopard attendait de moi en m'envoyant son missile par la poste ? Que je fasse la part des choses ? À première vue, j'aurais divisé le récit en trois : un tiers fiction, un tiers réalité, un tiers délire. Mais peut-être qu'il voulait juste me faire mal. Remuer le couteau. Remuer la merde et m'enfoncer un peu plus le nez dedans.

Je m'efforçais de comprendre. J'avais aussi perdu l'habitude de réfléchir.

J'ai marché sans le faire exprès sur la patte du chat et il s'est sauvé en râlant. Je suis retourné dans la maison. J'ai mis du Haendel en sourdine et je me suis allongé sur le canapé, les yeux fermés. C'est ce que je fais quand j'ai l'intention de me vider l'esprit ; dans l'espoir de ne plus penser à rien. Parfois, ça marche. Avec un peu de bol, il m'arrive même de m'endormir et ça compense en partie les nuits d'insomnie.

Pas ce jour-là. Je n'ai pas eu cette chance. Des passages entiers du texte défilaient sous mes paupières comme sur un prompteur. Mot pour mot. En surimpression s'y ajoutaient des images, des bouts de scènes, des visages. Autant de bribes de l'histoire. Autant de réminiscences. Saloperies de bestioles prises dans mes phares, et qui toutes finissaient par se scratcher sur mon pare-brise.

J'ai tenu une demi-heure, puis je me suis relevé. J'ai refait chauffer une cafetière pour m'occuper les mains.

Le manuscrit était toujours sur la table de la cuisine. Posé là en attente. Un tas de papier en apparence, mais en réalité une putain de dalle funéraire en marbre noir et blanc. La seule chose qui manquait à mon tombeau. Du fond de mon trou, je pouvais encore voir s'amonceler les nuages au-dessus de ma tronche, même si ça ne me faisait ni chaud ni froid ; aujourd'hui ce fumier me tendait un couvercle à ma mesure. Libre à moi de l'ignorer ou bien de combler l'ouverture et faire le black-out une fois pour toutes.

Libre?... Parce qu'on a vraiment le choix ?

Tu m'as volé mes morts, j'ai pensé. T'espères quoi après ça ? Le partage des os ? Le grand pardon ? L'absolution?... Va te faire foutre !

J'ai eu beau mettre trois sucres, le café avait un goût de terre retournée. J'ai vidé ma tasse dans l'évier. Au même instant, le jus est revenu à pleine puissance et la décharge m'a foudroyé. Je venais de piger ce qu'il attendait de moi. J'en suis resté pétrifié pendant une poignée de secondes, puis j'ai soufflé : « D'accord. D'accord... T'as gagné, encore une fois. Tu m'appelles, je viens. Mission acceptée ! »

J'ai tout laissé en plan. Je suis allé dans ma chambre, j'ai ouvert le tiroir de la table de nuit et j'en ai sorti mon petit Beretta. Je n'avais plus le droit de porter une arme de service, mais celle-ci était ma propriété personnelle et occulte. Elle m'avait été gracieusement fournie par un maquereau italien que j'avais serré, à la belle époque. Lui-même en avait délesté un carabinier de Gênes juste avant que ce dernier aille nourrir les poissons au fond du golfe. C'était ma première grosse affaire et j'avais eu envie d'en conserver un souvenir. Un trophée. C'était dans une autre vie.

Dans ma vie actuelle, le pistolet me tenait lieu de

doudou une bonne partie de mes nuits. Je le tripotais, je le serrais fort, je le tétai. Chargeur vide. Trop lâche pour aller au bout de mes convictions. J'avais planqué une boîte de cartouches au fin fond du cagibi derrière un fatras de cartons. Je n'ai jamais tenté une seule fois de franchir ce semblant d'obstacle. Je jouais. Je m'amusais simplement avec le Beretta en me disant : si je veux, je peux.

C'est un des traits regrettables de mon caractère. J'avais fait à peu près pareil pour la bouteille. J'ai stoppé net quand le toubib m'a annoncé que j'avais largement entamé la dernière ligne droite. Six mois maxi : à ce train-là, c'était tout ce qu'il me donnait avant de crever. Or, n'était-ce pas précisément ce que j'étais censé vouloir ? Le but soi-disant recherché : crever ?

Pourtant, le soir même, j'avais enfoui ma dernière ration de vodka dans le jardin sous quatre-vingts centimètres de terre. Une bouteille pleine. Je n'avais pas marqué l'emplacement exact. L'herbe avait repoussé. Mais je savais que le poison était quelque part par là. Si je veux, je peux.

Trop lâche pour avoir des convictions.

Ma conclusion est que le mal-être finit par devenir une sorte de seconde nature. On y tient. On s'y vautre. Et l'autocomplaisance est une des meilleures nourritures que je connaisse pour l'alimenter.

Ce jour-là, après avoir lu le manuscrit, je suis allé dénicher les munitions au cagibi. Ça m'a pris dix minutes pour une tonne de poussière avalée. J'ai retrouvé la boîte. Je l'ai fourrée avec le Beretta dans les poches de mon blouson. J'ai enfilé le blouson. Puis j'ai quitté la baraque en crachant encore une fois : « Espèce d'enfoiré ! »

Je roulais piano. À mi-parcours, le ciel m'a signifié son mépris sous la forme d'un petit crachin mou. Je n'ai pas réagi. J'ai songé un moment à prévenir la Maison Mère de mon absence. Vieux réflexe, aussitôt balayé. C'était me donner encore trop d'importance. Personne n'irait fouiller les fonds de placards pour voir si je m'y trouvais.

Selon la version officielle, je faisais toujours partie des effectifs. J'étais toujours fonctionnaire de police et touchais mon salaire en temps et en heure. En vérité, j'étais une tache sur leur plastron. Pas moyen de s'en débarrasser, mais moins on la voit, mieux on se porte. Dès le départ – le second départ – on m'avait bien rappelé les consignes : pas de bruit, pas de mouvement, pas d'odeur. L'homme invisible. De toute façon, on ne comptait plus sur moi et on ne me demanderait rien, strictement rien, même pas d'aller chercher les cafés à la machine. Est-ce que c'était clair ?

Ça l'était. Et j'appliquais.

J'ai cessé peu à peu de faire acte de présence, du moins régulièrement. Je séchais. Aucun mot d'excuse à fournir. J'allais et venais à peu près à ma guise. Un statut que quelques-uns parmi mes chers collègues considéraient comme privilégié. Ces abrutis m'enviaient. Mais ceux-là étaient en général des nouveaux venus, ils n'avaient pas encore eu vent de l'histoire. Une fois qu'ils

la connaissaient, ils fermaient leur gueule.

Bref, je pouvais rouler vers mon destin personnel pendant mes heures de service en toute impunité.

J'ai mis pas loin d'une heure pour faire les quatre-vingts bornes jusqu'à Saintes. J'aurais souhaité qu'il y en eût quatre-vingt mille. Dans la caisse, je me sentais encore à l'abri. Plus je me rapprochais, plus j'avais tendance à lever le pied. Je me suis rendu compte que je n'avais rien oublié du chemin. L'itinéraire gravé dans ma mémoire malgré tout ce temps passé ; pas l'ombre d'une hésitation aux carrefours.

Je me suis garé au flanc de la villa, le long du mur d'enceinte. J'ai coupé le moteur et le silence m'est tombé dessus. À l'extérieur, ça crachouillait toujours. Des postillons sans consistance. Il n'y avait pas d'autre véhicule aux alentours. Je m'étais peut-être trompé. Je suis resté assis sur mon siège sans bouger. Une minute. Deux minutes. Puis j'ai tendu les mains devant moi, doigts écartés, pour voir si elles tremblaient.

Elles tremblaient. Rien d'anormal, je me suis dit. Le café. Un litre et demi ingurgité. Inspirer profondément, relâcher progressivement... L'exercice a tourné court. J'ai pris la boîte de cartouches et le flingue. J'ai rempli le magasin. J'ai remis l'arme dans ma poche. Je suis sorti de la voiture et j'ai longé le mur jusqu'au petit portail sur le côté. Barreaux en fer, rouillés. J'ai jeté un regard à travers.

D'après ce que je pouvais en apercevoir, la baraque avait morflé, elle aussi. Ce qui fut une somptueuse demeure était une ruine en devenir. À l'abandon depuis un bail. Livrée aux squatters et autres nuisibles. Ça laisse des traces. Le jardin ressemblait au mien, en dix fois plus grand. Un parfait exemple de retour à la nature. Ç'avait poussé n'importe où et n'importe comment

et dans des proportions phénoménales. Tarzan n'y aurait pas retrouvé ses petits.

Une pression sur le portail et il s'est ouvert. La chaîne qui le retenait était lovée par terre comme une couleuvre. Rouillée aussi. J'ai suivi un vague sentier en écartant les branches sur mon passage. Je suis parvenu jusqu'à l'allée centrale. Ce qu'il en restait. Dalles en pierre brisées, le chiendent jaillissant entre les failles. Il y avait un peu plus loin un formidable eucalyptus au tronc pelé. Au pied de l'arbre la vieille balancelle, peinture blanche écaillée, coussin éventré, mousse trempée et moisie. Je me suis tourné vers le large.

Au moins quelque chose qui n'avait pas perdu de sa splendeur. D'ici, la vue était exceptionnelle. Sans limite autre que celle de la ligne d'horizon. La surface de l'eau à peine frémissante, dans les tons gris. « C'est le ciel qui donne sa couleur à la mer... » On aurait pu se contenter du paradis. S'asseoir et contempler. Juste ça. Paisiblement. Sentir couler le temps et la beauté. La chaleur. Des fauves repus au soleil.

Un beau gâchis, j'ai pensé.

Le jardin se terminait abruptement par un à-pic d'une vingtaine de mètres. En bas, il y avait les rochers et l'eau. Aucune barrière de protection. Je m'étais déjà fait la réflexion que cette absence de clôture était un danger flagrant. Je me suis avancé jusqu'au bord, puis je me suis penché pour jeter un œil. Encore un vieux réflexe, conditionné. Je me souvenais du bordel que ç'avait été la dernière fois pour récupérer le corps.

Je n'ai rien vu qui fasse tache sur les rochers.

Je me suis tourné à nouveau vers la villa. Plein cadre. Tous les volets étaient clos sauf ceux de la porte-fenêtre, au rez-de-chaussée, et ceux d'une petite lucarne là-haut sous les toits.

J'ai remonté l'allée avec la désagréable sensation d'être observé. Un léger picotement sur le sommet du crâne. Mes fringues commençaient à se faire humides, mes mains glacées. Un des panneaux vitrés de la porte-fenêtre avait été fracassé dans sa partie supérieure. Des éclats jonchaient le sol. J'ai glissé le bras par cette brèche et tourné la poignée de l'intérieur. Le battant s'est ouvert. Je suis entré en évitant au mieux de faire craquer les bouts de verre sous mes semelles.

La pièce était vide et sale. Une odeur de pierre froide, d'humidité, et des relents plus âcres de déjections humaines ou animales. J'ai tendu l'oreille. Je n'ai perçu que mon propre souffle et les coups de bourre de mon cœur. J'ai marché jusqu'à la cuisine. Un tabouret gisait par terre. Un unique graffiti ornait la cloison au-dessus de l'évier. « Squizz la souris », inscrit à la peinture noire. Je suis retourné au salon. Je me déplaçais avec lenteur. Le moindre de mes pas prenait de l'ampleur en résonnant. J'ai attaqué l'escalier avec un début de crampe au creux du bide.

Halte au premier. Toujours l'oreille aux aguets et la bile qui me montait au gosier et que je devais ravalier. J'ai saisi le flingue dans ma poche ; ça m'a fait du bien de le serrer. J'ai poussé chaque porte, j'ai inspecté chaque pièce de l'étage, et toutes m'ont renvoyé le même reflet de désolation. J'ai repris mon ascension.

La lumière faiblissait à mesure que je montais. Au deuxième il ne restait plus qu'un peu de jour grisâtre filtrant à travers les persiennes. J'ai recommencé mon manège, poussant du pied les portes des chambres, le Beretta à la main. Résultat identique. Personne. Village déserté par les habitants à l'heure du grand cataclysme. Les pillards étaient passés avant moi ; ils avaient tout emporté, jusqu'aux ampoules et aux rideaux. Même les

fantômes s'étaient tirés, semblait-il.

Je m'étais peut-être trompé.

Je suis retourné à l'escalier. J'ai levé les yeux. Il me restait plus qu'un palier à visiter. Une sorte de demi-étage aménagé sous les combles. Je savais que sa chambre se trouvait là-haut. Son antre. Je savais que c'était là que j'aurais dû aller voir en premier lieu. Jusqu'alors, je n'avais fait que reculer cet instant – si je veux, je peux...

Je gardais encore en réserve un bon paquet de prétextes pour retourner voir ailleurs. Laisser tomber. Fuir. Réintégrer vite fait mon confortable costume de zombie. À quoi bon ? je me disais. Ce dernier baroud ne serait pas pour l'honneur ; l'honneur, je l'avais paumé en route et je m'en foutais. Ce ne serait pas non plus pour le salut de mon âme, parce qu'il y avait belle lurette qu'elle avait quitté le navire, elle aussi. Alors pour quoi ?

Peut-être simplement pour savoir si je m'étais trompé ou pas.

J'ai gravi la première marche, puis les suivantes. Là-haut, le couloir était plongé dans la pénombre. Un boyau étroit et bas de plafond. Il n'y avait que deux portes, une sur la gauche, une au fond sur la droite. La première était ouverte et donnait sur une salle d'eau. Lavabo, couche de crasse sur l'émail, bac à douche avec tuyau arraché et tringle à rideaux démantibulée. Rien d'autre. J'ai reporté mon attention sur la dernière porte. Celle-ci était close. Un rectangle un peu plus pâle dans la semi-obscurité. J'y suis allé encore plus lentement, pas à pas. Le dos mouillé de sueur ou de pluie. Devant le panneau, j'ai fermé les yeux et cessé de respirer. Et j'ai fini par percevoir le bruit. Un cliquetis métallique, régulier. Bien sûr, j'ai pensé. Bien sûr...

J'ai ajusté le Beretta au creux de ma paume en luttant

comme un damné pour chasser tous les miasmes de mon esprit. De l'autre main, j'ai baissé doucement la poignée de la porte ; puis j'ai flanqué un coup de talon et le battant s'est ouvert à la volée.

Position de tir : bien campé, genoux fléchis, bras tendus, canon pointé. Un cri de sommation coïncé en travers de la gorge. Grottesque. J'ai saisi le tableau d'un seul coup et dans son ensemble. En pleine poire.

Non, je ne m'étais pas trompé. Pour une fois, cet enfoiré ne me surprenait pas. Il était allongé par terre sur le dos. Son torse était nu et parsemé de touffes de cheveux – des bouts de mèches coupées, de couleur claire. Il s'en était couvert. Il avait le visage légèrement tourné sur la gauche. Du moins ce qu'il en restait. Le haut de son crâne avait été arraché, décalotté par une balle de revolver. Calibre 38 Special. Les doigts de sa main droite étaient encore agrippés à la poignée du vieux Ruger.

Je suis resté un moment cloué sur place. Puis je me suis avancé, le flingue toujours tendu, pointé sur le corps. Je me suis penché au-dessus de lui. Ce fils de pute avait gardé les yeux ouverts. Éclairés par le carré de ciel de la lucarne. Il était beau. Malgré les plaques violacées sur sa peau, malgré son auréole de sang et le magma de cervelle et d'os. Qu'est-ce que tu vois ? Qu'est-ce qui t'amuse comme ça ?... J'aurais juré qu'un sourire flottait sur ses lèvres. J'ai baissé le canon du Beretta jusqu'au coin de sa bouche. Je m'étais mis à trembler de tous mes membres. D'impuissance, de rage. Il ne m'avait même pas laissé la maigre consolation de parachever le carnage. J'ai senti mon index se crispier sur la détente, et mes mâchoires avec, et tout le reste de mon corps, chargé à bloc, compressé, tout mon être contenu dans ce bout de chair sur ce bout de métal et prêt à exploser.

Seules les larmes ont giclé de mes paupières. Je me suis redressé en poussant une sorte de râle, un feulement rauque arraché à ma poitrine. Trente secondes plus tard, j'étais déjà à sec. Debout à ses pieds je regardais le cadavre et je regardais le coffret en bois à ses côtés. Coffret à cigares. Ainsi donc, il existait réellement. Boîte à trésor, boîte à secrets. Vide.

Derrière moi le cliquetis persistait, provenant d'un balancier à billes métalliques qui s'entrechoquaient entre elles. Mouvement perpétuel. Je connaissais cet objet. Il était posé sur une étagère, le long du mur.

Mise en scène parfaite... Putain de malade!

J'ai pivoté brusquement et balancé six balles à la suite, au jugé. Le boucan était épouvantable. Des fragments de bois et de plâtre ont volé. Le balancier a été pulvérisé dès le deuxième impact. Le temps s'est figé.

Après ça, il n'y a plus eu que la poussière dans l'air et le sifflement dans mes tympanes. J'ai jeté un dernier coup d'œil au cadavre. Ça ne voulait plus rien dire. Je suis ressorti sans même lui cracher dessus.

« Jona, je l'aimais. Personne n'a le droit de dire le contraire. Ceux qui l'ont dit sont des menteurs et des méchants. Ceux-là ne parlent pas, ils bavent. Ils vomissent.

Et elle aussi, elle m'aimait.

On était toujours ensemble, on ne se quittait pas du matin jusqu'au soir et même la nuit, souvent, on traversait le couloir, elle ou moi, on se rejoignait pour dormir. Un long couloir, aussi long et sombre qu'une galerie sous la terre, mais c'était plus fort que nous. Si tu arraches une aile à un oiseau, il tombe, il ne peut plus voler. C'est pareil. Nous deux. Rien que nous deux, tout le temps. On ne sortait pas. On ne fréquentait pas les autres enfants. Pas de petits voisins, pas de camarades. On n'allait même pas à l'école. C'était madame Greenhill qui venait nous faire la classe à la maison, deux heures le matin, deux heures l'après-midi. On l'appelait madame Gorille. Elle avait une grande tache marron toute velue sous la gorge. On se moquait d'elle. Ma Jona était très forte pour l'imiter, elle me faisait mourir de rire. C'est là que je dis que tu lui ressembles. C'est fou, je trouve, comme parfois tu peux lui ressembler.

Ça se passait là-bas, dans la grande maison blanche. La Maison aux Cygnes.

Le meilleur moment, c'était après la classe, quand madame Gorille était repartie. On était enfin libres. On

se glissait dehors par la porte de la buanderie. On filait jusqu'au fond du parc, tout au fond, et ça me paraissait loin, loin, mais j'aurais bien aimé que ce soit plus loin encore, au bout du bout du monde, on marchait en se donnant la main et sa main était tellement petite, tellement menue dans la mienne, pourtant elle n'avait qu'un an de moins que moi, elle était tellement tiède et vivante, quelquefois je ne pouvais pas m'empêcher de la serrer très fort, de toutes mes forces, ma Jona disait "äie" mais en même temps elle souriait, elle ne m'en voulait pas, elle comprenait pourquoi. Je sais qu'elle comprenait.

On s'arrêtait à l'étang. Maman nous l'avait interdit. Elle disait que c'était dangereux. Elle disait qu'on pouvait trébucher ou glisser et tomber dans l'eau et après c'était trop tard. C'était fini. Elle disait que des choses comme ça arrivaient chaque jour. On n'avait pas appris à nager, ni Jona ni moi.

Mais c'était pas pour embêter maman qu'on allait à l'étang, on y allait parce que c'était chez nous. On longeait la berge encore un moment et puis on arrivait à notre maison à nous. Il y avait deux arbres qui étaient tombés l'un contre l'autre pour s'embrasser. Je ne sais pas quelle sorte d'arbres. Des arbres géants. On pouvait s'asseoir dessous, ça faisait comme une hutte en Afrique, le soleil ne passait pas à travers, à l'intérieur c'était tout sombre et vert et notre peau devenait verte aussi. On pouvait grimper dans les étages au-dessus. Il y avait plusieurs étages. Quand on montait au dernier tout là-haut, on pouvait toucher le ciel. On apercevait un bout du toit de la maison blanche entre les branches, elle avait l'air minuscule, comme un château de poupée, mille fois plus minuscule que la nôtre. Au départ c'était tout un fouillis mais petit à petit on l'avait vraiment

bien arrangée, Jona et moi. Tous les jours on améliorait quelque chose. On y passait du temps, on se donnait du mal, mais ça valait le coup. On aurait pu y vivre. On aurait pu ne jamais retourner dans l'autre maison et rester dans notre maison à nous. Rien que tous les deux. C'était mon vœu le plus cher. Souvent, quand la nuit tombait, je disais à ma Jona : "Reste. Reste avec moi. On habitera ici. On pourra faire tout ce qu'on voudra. Ils ne nous trouveront pas." Mais elle n'osait pas. Je lui disais : "Si maman n'était pas là, tu resterais ? Si maman et papa n'étaient pas là, s'ils étaient morts, tu resterais ici avec moi ?"

J'attendais le printemps pour que les jours s'allongent.

On jouait à des jeux d'enfant. On jouait à crever les nuages. On jouait à rapporter des trésors. Jona allait chercher des trésors pour moi, et moi pour elle. On se les offrait. Il y avait une salle exprès pour ça au premier étage, une salle de cérémonie. On jouait à lancer des cailloux et des mottes de terre sur les canards et les cygnes quand ils s'approchaient du bord. On jouait à se perdre. C'était un supplice pour moi lorsque Jona était perdue et que je devais la retrouver. Je ne pouvais pas crier son nom de peur qu'on nous repère. Je l'appelais tout bas en fouillant partout dans les feuillages, dans les buissons, je me griffais la figure et les mains, et plus ça durait plus je sentais mon cœur cogner dans ma poitrine et les yeux me piquaient, je retenais mes larmes, je répétais son nom encore et encore, je la suppliais, et toujours, au dernier moment, lorsque j'étais sur le point de hurler, ma Jona surgissait d'un seul coup et me sautait dessus en riant. Et j'étais tellement content de la retrouver que je riais aussi. Je riais et je pleurais en même temps.

Je détestais ce jeu mais ma Jona l'aimait bien alors je l'aimais aussi. C'est comme ça, en jouant à se perdre, qu'on a découvert le diable la première fois. Ce jour-là, je cherchais Jona depuis un moment déjà. J'avais fouillé tous les recoins où elle allait d'habitude mais elle n'y était pas. Alors j'ai continué, plus loin, toujours plus loin. Il y avait la grande forêt. De notre maison dans les arbres, là-haut à l'étage, on la voyait, mais pour nous c'était comme un autre pays, comme une île au large, à l'horizon. On n'était jamais allés jusque-là. On n'y pensait même pas. Et cette fois-ci, à force de marcher, je me suis retrouvé devant la forêt et puis je me suis enfoncé à l'intérieur sans m'en rendre compte. Jona, Jona, Jona, je répétais son nom et je continuais d'avancer. C'était difficile, c'était de plus en plus sombre et touffu, les branches et les racines essayaient de me retenir, mais je continuais. Il faut bien que tu comprennes que j'aurais continué jusqu'au bout. S'il avait fallu traverser toutes les forêts du monde, s'il avait fallu les raser, s'il avait fallu arracher tous les arbres un par un pour retrouver Jona, je l'aurais fait. Il faut bien que tu comprennes ça.

C'est elle qui m'a retrouvé. Comme d'habitude. Tout à coup elle a surgi, elle était là devant moi mais elle n'a pas éclaté de rire. Pas cette fois. Elle a mis un doigt devant la bouche et m'a fait signe de la suivre. J'ai attrapé sa main et je ne l'ai plus lâchée. Elle m'a entraîné comme ça jusqu'à la maison du diable. En plein cœur de la forêt.

C'était une vraie maison. Une cabane en bois, toute petite, mais avec une porte et un toit. Il fallait presque avoir le nez dessus pour la repérer. On l'a contournée en faisant le moins de bruit possible. Sur l'arrière il y avait un espace taillé, dégagé, ça formait une sorte de

cour minuscule avec au centre un feu éteint. Une petite mare de cendres. Il y avait aussi une ficelle accrochée entre deux troncs d'arbres et des choses qui pendaient à la ficelle. J'ai d'abord cru que c'étaient des chauves-souris puis j'ai réalisé que c'étaient des écureuils. Une douzaine d'écureuils suspendus par les pattes de derrière. Morts. On leur avait coupé la queue. On leur avait enlevé la peau. Jona m'a regardé en faisant la grimace. On est restés encore un moment cachés derrière les branchages, puis Jona s'est accroupie pour ramasser un bâton. Je n'ai pas eu le temps d'arrêter son geste. Le bâton est allé frapper la cabane et il m'a semblé que ça faisait un bruit terrible dans tout le royaume. On a attendu mais il ne s'est rien passé. Personne n'est sorti. Ma Jona a dit : "Viens."

La porte n'était pas fermée à clef. Je n'ai eu qu'à la pousser un peu pour qu'elle s'ouvre. On a passé la tête à l'intérieur. J'ai eu l'impression que c'était vide. Il faisait trop sombre là-dedans pour qu'on y voie quelque chose. On a fait un pas en avant, un petit pas, Jona se tenait tout contre moi et je crois bien que je sentais battre son cœur, ou alors c'était le mien. Et puis nos yeux se sont habitués et j'ai commencé à voir. Il y avait une sorte de couchette par terre, avec des couvertures sur le dessus ou des peaux de bêtes, je ne sais pas. Il y avait aussi une caisse en bois retournée et une vieille lampe suspendue au plafond, une lampe de corsaire. C'est à peu près tout ce que j'ai eu le temps de distinguer. Après ça il y a eu le cri de Jona. Ça m'a rempli les oreilles et la tête tout entière. J'ai senti ma Jona qui s'agrippait à mon bras. J'ai frissonné. J'ai tourné le regard et c'est là que j'ai vu les yeux rouges dans le noir. Dans le coin le plus reculé de la cabane, le plus obscur, rien d'autre que ces deux yeux, on aurait dit qu'ils flottaient tout seuls au milieu

du vide. Ils nous fixaient. C'est là qu'on a su que c'était le diable.

On a détalé tous les deux ensemble en s'accrochant et on a couru, couru, couru. Je ne sais pas s'il nous a poursuivis ou non. On n'a pas arrêté de courir jusqu'à la maison. En arrivant, ma Jona avait sa robe toute déchirée et elle avait des écorchures à plusieurs endroits sur sa peau. J'aurais voulu les lécher pour la soigner.

La seconde fois qu'on a vu le diable, c'était la dernière. J'ai beau me boucher les oreilles j'entends encore le cri de Jona. Il fait du bruit à l'intérieur de mon crâne. Ça vaut mieux que le silence. Ça vaut mieux que rien du tout.

Tu vois, elle est encore là. Elle est avec moi. Elle ne m'a pas quitté. Je prends ta petite main dans la mienne et je la serre très fort. Je la tiens bien. Où veux-tu qu'elle aille ? On est toujours ensemble, tous les deux. On restera toujours ensemble, pas vrai ? Ceux qui disent le contraire sont des menteurs. Ne les écoute pas, ma Jona. Ne les crois pas... »